

M. DE VILLEMESSANT & F. MAGNARD

A. PÉRIVIER
Secrétaire de la Rédaction
RÉDACTION
De midi à minuit, rue Drouot, 26

BUREAUX
26, rue Drouot, 26

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
Administrateur

FERNAND DE RODAYS
Gérant

ABONNEMENTS
Départements : Trois mois... 19 fr. 50
Paris : Trois mois... 16 fr.

ANNONCES ET RÉCLAMES
DOLLINGER FILS, SÉDUCY ET C^e, PASSAGE DES PRINCES
ET À L'ADMINISTRATION

LA MORT
DU ROI
VICTOR-EMMANUEL

Notre correspondant spécial nous a adressé hier soir, la dépêche suivante :

Rome, 9 janvier soir.

Le roi Victor-Emmanuel est mort cette après-midi, à deux heures trente, après trois jours de maladie.

Dimanche, dans la matinée, le roi qui avait éprouvé la veille les premiers symptômes de la maladie : oppression, fièvre, dut se mettre au lit.

Les jours ne paraissent pas ce jour-là et chacun fêtait les Rois en famille, la nouvelle n'a été connue que fort tard.

Il y avait ce soir-là dîner diplomatique au Quirinal, le roi n'a pas voulu qu'on le remît et c'est le prince Humbert qui l'a présidé.

Dans la soirée, le docteur Saglione, médecin ordinaire du roi, et le docteur Baccelli, professeur à l'université de Rome, constataient une pleuro-pneumonie qui avait envahi les deux poumons, avec dyspnée et suffocation.

Les allures de la maladie leur paraurent tellement graves et tellement rapides qu'ils réclamèrent l'adjonction d'un troisième confrère, le docteur Bruno, médecin en chef de l'hôpital de Turin qui fut aussitôt mandé par télégramme.

Dès le lendemain, on commença à craindre une fièvre pernicieuse et à concevoir de grandes inquiétudes. Le roi lui-même avait l'esprit très frappé. La puissance de son tempérament aggravait encore son mal.

Le président du conseil des ministres s'installa en permanence au Quirinal, qui n'a pas pu quitter le roi.

Le prince Humbert, qui devait aller à Florence pour assister aux obsèques du général La Marmora, ne crut pas devoir s'éloigner de Rome.

La nuit fut très agitée. On avait appliqué au roi des révulsifs énergiques, et on lui avait administré des sudorifiques. Mais le symptôme le plus grave était l'irrégularité du pouls. Le malade conservait toute sa raison.

Mardi, la journée fut mauvaise et on commença sérieusement à craindre pour la vie de Victor-Emmanuel. On manda le prince Amédée, et le prince de Carignan et on télégraphia au prince Napoléon et à la reine Marie Pie.

Les bulletins de la santé du roi étaient tous et commentés par de nombreux groupes dans les endroits publics.

Le Pape fit prendre dans l'après-midi des nouvelles du roi.

Le soir, sous l'action des sueurs prolongées, une éruption miliaire se déclara. Les médecins considèrent, dit-on, ce symptôme comme plutôt favorable. Mais le pouls était toujours petit, dur et irrégulier.

La nuit se passa péniblement. L'air manquait au malade qui restait plutôt assis que couché dans son lit.

Enfin, ce matin on désespérait de le sauver et on dut lui faire part des inquiétudes des médecins. Il reçut la fatale nouvelle avec un grand calme et demanda de suite un verre d'eau. Vers midi on lui administra l'extrême onction. Il fit ensuite appeler son fils aîné et la princesse Marguerite auxquels il put encore dire quelques mots avec une parfaite sérénité d'esprit.

Les médecins conservaient encore une leur d'espoir et pensaient que l'éruption miliaire qui était extraordinairement violente dégèrerait peut-être les poumons.

Le roi voulut encore voir les personnes de sa maison et leur fit ses adieux.

Quelques minutes plus tard il mourut suffoqué.

La nouvelle aussitôt connue a produit une immense impression. A quatre heures, tous les magasins étaient fermés, les pavillons des édifices publics en forme et les rues remplies d'habitants deyant avec tristesse sur ce grand événement.

Quelques minutes après la mort du roi, les ministres, les grands dignitaires, les sénateurs et députés qui remplissaient le Quirinal acclamèrent le prince Humbert comme roi d'Italie.

Le nouveau roi a déclaré aux ministres qu'il les maintenait dans leurs fonctions.

D'ailleurs le nouveau roi a auprès de lui, pour remplacer ce qui pourrait manquer à sa séduction personnelle, la femme la plus gracieuse et la plus distinguée de l'Italie.

Rarement le destin a frappé un coup plus tragique que celui par lequel Victor-Emmanuel tombe foudroyé, en pleine santé, en pleine vigueur, à l'apogée de sa fortune politique.

Le pape, épuisé par l'âge, par le chagrin, miné lentement par un mal qui ne pardonne point, survit à son vainqueur, et sa main défaillante pourra bénir, des fenêtres du Vatican, les funérailles du premier roi d'Italie.

Cette mort est considérée, à tort ou à raison, comme le signal de graves complications : la popularité personnelle de Victor-Emmanuel, très fin, très délié sous son enveloppe un peu bouffue, imposait silence aux passions politiques et formait le lien des éléments hétérogènes dont se compose l'unité italienne.

De notre temps, l'avantage d'être une grande nation se paie fort cher, et si nous en croyons certains indices, les anciens sujets des grands ducs et des petits ducs regretteront leurs drapeaux d'autrefois, au lieu de se désoler de leur déchéance.

La situation financière de l'Italie est assez médiocre ; elle n'a pas encore trouvé le moyen d'utiliser ses immenses ressources ; au point de vue politique, la gauche et au pouvoir, on le sait. Les éléments mazziniani qu'elle contient sont-ils corrigés, adoucis au point qu'il ne faille redouter aucune tentative soit contre la royauté nouvelle, soit contre les dernières garanties qu'on avait laissées au pape ?

Victor-Emmanuel, si paradoxal que cela paraisse, avait du respect et une sorte d'affection pour le pape, et les Italiens les plus avertis de l'idée unitaire, ceux qui criaient le plus fort : Roma la morte, avaient reculé de leur côté devant l'effusion de sang du Vatican, le saint vicaire qui s'est enfermé comme dans le symbole de son droit, mais à présent que l'un a disparu, que l'autre ne peut tarder à disparaître, que se passera-t-il ?

Garibaldi, de son côté, n'essaiera-t-il point quelque effort en faveur de la République ? Les Italiens ont donné depuis quelque temps de telles preuves de leur esprit pratique, que nous voulons espérer que tout se passera bien. Mais nous le répétons, la mort du pauvre Garibaldi suspend sur l'Europe des points d'interrogation fort importants.

Nous arrivons ici à un sujet très délicat. A tort ou à raison encore une fois, le nouveau roi d'Italie, Humbert I^{er}, passe pour très sympathique au militarisme allemand et par conséquent pour peu sympathique à la France.

On estime que son avènement au trône resserrera encore les liens que l'analogie des situations et des intérêts, que l'identité de leur antagonisme contre la France et l'Autriche, ont créés entre l'Allemagne et l'Italie unifiées.

L'héroïque et brillant camarade des zouaves de Palestro emporté avec lui dans la tombe toute une communauté de gloire et de dangers qui n'aurait jamais oublié ni violé. Il l'avait souvent dit et répété.

Son fils ne peut avoir ni les mêmes scrupules ni les mêmes souvenirs ; et il ne servirait à rien de cacher que l'on travaille d'ailleurs l'opinion en Italie comme on le travaillait jadis en Prusse.

Des géographes à l'usage des enfants citent Nice et la Savoie, aussi bien que le Trentin, le Tessin et le Trieste comme territoires italiens momentanément détachés de la mère-patrie ; ailleurs, la Corse est considérée comme colonie française au même titre que la Guadeloupe ou l'île Bourbon.

Les nations jeunes sont ingrates hâlas ! comme des enfants et oublient vite par quels efforts, sources de douleurs, on a aidé à leur croissance.

Il convient au surplus de ne rien exagérer : le prussienisme du nouveau souverain n'était peut-être qu'une sorte de réaction contre le gallicanisme de son père ; en tout cas, la France ne saurait désormais manœuvrer avec trop de prudence en matière de politique internationale. De nouveaux écueils viennent d'y surgir par le fait de cette mort dramatique et inattendue.

Le roi Victor-Emmanuel est mort cette après-midi, à deux heures trente, après trois jours de maladie.

Dimanche, dans la matinée, le roi qui avait éprouvé la veille les premiers symptômes de la maladie : oppression, fièvre, dut se mettre au lit.

Les jours ne paraissent pas ce jour-là et chacun fêtait les Rois en famille, la nouvelle n'a été connue que fort tard.

Il y avait ce soir-là dîner diplomatique au Quirinal, le roi n'a pas voulu qu'on le remît et c'est le prince Humbert qui l'a présidé.

Dans la soirée, le docteur Saglione, médecin ordinaire du roi, et le docteur Baccelli, professeur à l'université de Rome, constataient une pleuro-pneumonie qui avait envahi les deux poumons, avec dyspnée et suffocation.

Les allures de la maladie leur paraurent tellement graves et tellement rapides qu'ils réclamèrent l'adjonction d'un troisième confrère, le docteur Bruno, médecin en chef de l'hôpital de Turin qui fut aussitôt mandé par télégramme.

Dès le lendemain, on commença à craindre une fièvre pernicieuse et à concevoir de grandes inquiétudes. Le roi lui-même avait l'esprit très frappé. La puissance de son tempérament aggravait encore son mal.

Le président du conseil des ministres s'installa en permanence au Quirinal, qui n'a pas pu quitter le roi.

Le prince Humbert, qui devait aller à Florence pour assister aux obsèques du général La Marmora, ne crut pas devoir s'éloigner de Rome.

La nuit fut très agitée. On avait appliqué au roi des révulsifs énergiques, et on lui avait administré des sudorifiques. Mais le symptôme le plus grave était l'irrégularité du pouls. Le malade conservait toute sa raison.

Mardi, la journée fut mauvaise et on commença sérieusement à craindre pour la vie de Victor-Emmanuel. On manda le prince Amédée, et le prince de Carignan et on télégraphia au prince Napoléon et à la reine Marie Pie.

Les bulletins de la santé du roi étaient tous et commentés par de nombreux groupes dans les endroits publics.

Le Pape fit prendre dans l'après-midi des nouvelles du roi.

Le soir, sous l'action des sueurs prolongées, une éruption miliaire se déclara. Les médecins considèrent, dit-on, ce symptôme comme plutôt favorable. Mais le pouls était toujours petit, dur et irrégulier.

La nuit se passa péniblement. L'air manquait au malade qui restait plutôt assis que couché dans son lit.

Enfin, ce matin on désespérait de le sauver et on dut lui faire part des inquiétudes des médecins. Il reçut la fatale nouvelle avec un grand calme et demanda de suite un verre d'eau. Vers midi on lui administra l'extrême onction. Il fit ensuite appeler son fils aîné et la princesse Marguerite auxquels il put encore dire quelques mots avec une parfaite sérénité d'esprit.

Les médecins conservaient encore une leur d'espoir et pensaient que l'éruption miliaire qui était extraordinairement violente dégèrerait peut-être les poumons.

Le roi voulut encore voir les personnes de sa maison et leur fit ses adieux.

Quelques minutes plus tard il mourut suffoqué.

La nouvelle aussitôt connue a produit une immense impression. A quatre heures, tous les magasins étaient fermés, les pavillons des édifices publics en forme et les rues remplies d'habitants deyant avec tristesse sur ce grand événement.

Quelques minutes après la mort du roi, les ministres, les grands dignitaires, les sénateurs et députés qui remplissaient le Quirinal acclamèrent le prince Humbert comme roi d'Italie.

Le nouveau roi a déclaré aux ministres qu'il les maintenait dans leurs fonctions.

D'ailleurs le nouveau roi a auprès de lui, pour remplacer ce qui pourrait manquer à sa séduction personnelle, la femme la plus gracieuse et la plus distinguée de l'Italie.

Rarement le destin a frappé un coup plus tragique que celui par lequel Victor-Emmanuel tombe foudroyé, en pleine santé, en pleine vigueur, à l'apogée de sa fortune politique.

Le pape, épuisé par l'âge, par le chagrin, miné lentement par un mal qui ne pardonne point, survit à son vainqueur, et sa main défaillante pourra bénir, des fenêtres du Vatican, les funérailles du premier roi d'Italie.

Cette mort est considérée, à tort ou à raison, comme le signal de graves complications : la popularité personnelle de Victor-Emmanuel, très fin, très délié sous son enveloppe un peu bouffue, imposait silence aux passions politiques et formait le lien des éléments hétérogènes dont se compose l'unité italienne.

Le roi Victor-Emmanuel est mort cette après-midi, à deux heures trente, après trois jours de maladie.

Dimanche, dans la matinée, le roi qui avait éprouvé la veille les premiers symptômes de la maladie : oppression, fièvre, dut se mettre au lit.

Les jours ne paraissent pas ce jour-là et chacun fêtait les Rois en famille, la nouvelle n'a été connue que fort tard.

Il y avait ce soir-là dîner diplomatique au Quirinal, le roi n'a pas voulu qu'on le remît et c'est le prince Humbert qui l'a présidé.

Dans la soirée, le docteur Saglione, médecin ordinaire du roi, et le docteur Baccelli, professeur à l'université de Rome, constataient une pleuro-pneumonie qui avait envahi les deux poumons, avec dyspnée et suffocation.

Les allures de la maladie leur paraurent tellement graves et tellement rapides qu'ils réclamèrent l'adjonction d'un troisième confrère, le docteur Bruno, médecin en chef de l'hôpital de Turin qui fut aussitôt mandé par télégramme.

Dès le lendemain, on commença à craindre une fièvre pernicieuse et à concevoir de grandes inquiétudes. Le roi lui-même avait l'esprit très frappé. La puissance de son tempérament aggravait encore son mal.

Le président du conseil des ministres s'installa en permanence au Quirinal, qui n'a pas pu quitter le roi.

Le prince Humbert, qui devait aller à Florence pour assister aux obsèques du général La Marmora, ne crut pas devoir s'éloigner de Rome.

La nuit fut très agitée. On avait appliqué au roi des révulsifs énergiques, et on lui avait administré des sudorifiques. Mais le symptôme le plus grave était l'irrégularité du pouls. Le malade conservait toute sa raison.

Mardi, la journée fut mauvaise et on commença sérieusement à craindre pour la vie de Victor-Emmanuel. On manda le prince Amédée, et le prince de Carignan et on télégraphia au prince Napoléon et à la reine Marie Pie.

Les bulletins de la santé du roi étaient tous et commentés par de nombreux groupes dans les endroits publics.

Le Pape fit prendre dans l'après-midi des nouvelles du roi.

Le soir, sous l'action des sueurs prolongées, une éruption miliaire se déclara. Les médecins considèrent, dit-on, ce symptôme comme plutôt favorable. Mais le pouls était toujours petit, dur et irrégulier.

La nuit se passa péniblement. L'air manquait au malade qui restait plutôt assis que couché dans son lit.

Enfin, ce matin on désespérait de le sauver et on dut lui faire part des inquiétudes des médecins. Il reçut la fatale nouvelle avec un grand calme et demanda de suite un verre d'eau. Vers midi on lui administra l'extrême onction. Il fit ensuite appeler son fils aîné et la princesse Marguerite auxquels il put encore dire quelques mots avec une parfaite sérénité d'esprit.

Les médecins conservaient encore une leur d'espoir et pensaient que l'éruption miliaire qui était extraordinairement violente dégèrerait peut-être les poumons.

Le roi voulut encore voir les personnes de sa maison et leur fit ses adieux.

Quelques minutes plus tard il mourut suffoqué.

La nouvelle aussitôt connue a produit une immense impression. A quatre heures, tous les magasins étaient fermés, les pavillons des édifices publics en forme et les rues remplies d'habitants deyant avec tristesse sur ce grand événement.

Quelques minutes après la mort du roi, les ministres, les grands dignitaires, les sénateurs et députés qui remplissaient le Quirinal acclamèrent le prince Humbert comme roi d'Italie.

Le nouveau roi a déclaré aux ministres qu'il les maintenait dans leurs fonctions.

D'ailleurs le nouveau roi a auprès de lui, pour remplacer ce qui pourrait manquer à sa séduction personnelle, la femme la plus gracieuse et la plus distinguée de l'Italie.

Rarement le destin a frappé un coup plus tragique que celui par lequel Victor-Emmanuel tombe foudroyé, en pleine santé, en pleine vigueur, à l'apogée de sa fortune politique.

Le pape, épuisé par l'âge, par le chagrin, miné lentement par un mal qui ne pardonne point, survit à son vainqueur, et sa main défaillante pourra bénir, des fenêtres du Vatican, les funérailles du premier roi d'Italie.

Cette mort est considérée, à tort ou à raison, comme le signal de graves complications : la popularité personnelle de Victor-Emmanuel, très fin, très délié sous son enveloppe un peu bouffue, imposait silence aux passions politiques et formait le lien des éléments hétérogènes dont se compose l'unité italienne.

Le roi Victor-Emmanuel est mort cette après-midi, à deux heures trente, après trois jours de maladie.

Dimanche, dans la matinée, le roi qui avait éprouvé la veille les premiers symptômes de la maladie : oppression, fièvre, dut se mettre au lit.

Les jours ne paraissent pas ce jour-là et chacun fêtait les Rois en famille, la nouvelle n'a été connue que fort tard.

Il y avait ce soir-là dîner diplomatique au Quirinal, le roi n'a pas voulu qu'on le remît et c'est le prince Humbert qui l'a présidé.

Dans la soirée, le docteur Saglione, médecin ordinaire du roi, et le docteur Baccelli, professeur à l'université de Rome, constataient une pleuro-pneumonie qui avait envahi les deux poumons, avec dyspnée et suffocation.

Les allures de la maladie leur paraurent tellement graves et tellement rapides qu'ils réclamèrent l'adjonction d'un troisième confrère, le docteur Bruno, médecin en chef de l'hôpital de Turin qui fut aussitôt mandé par télégramme.

Dès le lendemain, on commença à craindre une fièvre pernicieuse et à concevoir de grandes inquiétudes. Le roi lui-même avait l'esprit très frappé. La puissance de son tempérament aggravait encore son mal.

Le président du conseil des ministres s'installa en permanence au Quirinal, qui n'a pas pu quitter le roi.

Le prince Humbert, qui devait aller à Florence pour assister aux obsèques du général La Marmora, ne crut pas devoir s'éloigner de Rome.

La nuit fut très agitée. On avait appliqué au roi des révulsifs énergiques, et on lui avait administré des sudorifiques. Mais le symptôme le plus grave était l'irrégularité du pouls. Le malade conservait toute sa raison.

Mardi, la journée fut mauvaise et on commença sérieusement à craindre pour la vie de Victor-Emmanuel. On manda le prince Amédée, et le prince de Carignan et on télégraphia au prince Napoléon et à la reine Marie Pie.

Les bulletins de la santé du roi étaient tous et commentés par de nombreux groupes dans les endroits publics.

Le Pape fit prendre dans l'après-midi des nouvelles du roi.

Le soir, sous l'action des sueurs prolongées, une éruption miliaire se déclara. Les médecins considèrent, dit-on, ce symptôme comme plutôt favorable. Mais le pouls était toujours petit, dur et irrégulier.

La nuit se passa péniblement. L'air manquait au malade qui restait plutôt assis que couché dans son lit.

Enfin, ce matin on désespérait de le sauver et on dut lui faire part des inquiétudes des médecins. Il reçut la fatale nouvelle avec un grand calme et demanda de suite un verre d'eau. Vers midi on lui administra l'extrême onction. Il fit ensuite appeler son fils aîné et la princesse Marguerite auxquels il put encore dire quelques mots avec une parfaite sérénité d'esprit.

Les médecins conservaient encore une leur d'espoir et pensaient que l'éruption miliaire qui était extraordinairement violente dégèrerait peut-être les poumons.

Le roi voulut encore voir les personnes de sa maison et leur fit ses adieux.

Quelques minutes plus tard il mourut suffoqué.

La nouvelle aussitôt connue a produit une immense impression. A quatre heures, tous les magasins étaient fermés, les pavillons des édifices publics en forme et les rues remplies d'habitants deyant avec tristesse sur ce grand événement.

Quelques minutes après la mort du roi, les ministres, les grands dignitaires, les sénateurs et députés qui remplissaient le Quirinal acclamèrent le prince Humbert comme roi d'Italie.

Le nouveau roi a déclaré aux ministres qu'il les maintenait dans leurs fonctions.

D'ailleurs le nouveau roi a auprès de lui, pour remplacer ce qui pourrait manquer à sa séduction personnelle, la femme la plus gracieuse et la plus distinguée de l'Italie.

Rarement le destin a frappé un coup plus tragique que celui par lequel Victor-Emmanuel tombe foudroyé, en pleine santé, en pleine vigueur, à l'apogée de sa fortune politique.

Le pape, épuisé par l'âge, par le chagrin, miné lentement par un mal qui ne pardonne point, survit à son vainqueur, et sa main défaillante pourra bénir, des fenêtres du Vatican, les funérailles du premier roi d'Italie.

Cette mort est considérée, à tort ou à raison, comme le signal de graves complications : la popularité personnelle de Victor-Emmanuel, très fin, très délié sous son enveloppe un peu bouffue, imposait silence aux passions politiques et formait le lien des éléments hétérogènes dont se compose l'unité italienne.

Quant à moi, je m'y ennuie diablement et voudrais bien que ce fût fini.

Henri d'Idéville.

Nous allons aujourd'hui faire dans l'Officiel une cueillette considérable et pleine d'intérêt. Notons d'abord les nominations suivantes dans la 1^{re} section du cadre de l'état-major général :

Sont nommés généraux de division, MM. les généraux de brigade Roussel de Courcy et Melchior.

Sont nommés généraux de brigade, MM. les colonels Gouzi, Hochstetter, Des Plas, Robillot, Pourrat, Prevost et Verchère de Reflye ; ce dernier est, on le sait, l'inventeur du type de canon de 7 adopté pour l'artillerie de campagne de l'armée française, et fondu à Tarbes. Ce fut le chef d'escadron de Reflye qui inventa la mitrailleuse. Il en fit les essais dans les ateliers de Meudon dont il fut nommé directeur. L'empereur consacra à ces expériences une somme mensuelle de deux mille francs prise sur sa cassette privée. Colonel et directeur de la fonderie de Tarbes, il expérimenta à Trouville devant M. Thiers, en 1872, le canon qu'il avait inventé et fut nommé commandeur de la Légion d'honneur.

On lit dans l'Officiel :

M. Dubois, ancien percepteur des contributions directes, a été nommé receveur particulier des finances de l'arrondissement de Paimbœuf (Loire-Inférieure).

M. Dubois est le beau-frère du major Labordère. C'est un homme très honorable, du reste. Il fut nommé, en mars ou avril 1877, percepteur de 4^e classe aux environs de Senlis. Au 16 mai, sur la demande du candidat officiel, on voulut le changer de résidence et il refusa d'accepter le poste lointain pour lequel on le désignait.

Il était donc resté à peine un mois percepteur.

Un type de sous-préfet, dans l'Officiel d'avant-hier :

M. Savouret (Emile), sous-préfet de Cérès (Gironde-Orientale).

L'Officiel est muet sur les titres antérieurs de M. Savouret, et pour cause, ses aptitudes ne lui ayant jamais permis de franchir la classe de quatrième au lycée de Clermont.

M. Savouret s'est néanmoins acquis dans son département, le Puy-de-Dôme, une certaine célébrité en passant en police correctionnelle pour homicide involontaire. Il avait eu le malheur de tuer un homme à la chasse.

C'est donc pas par adresse, ni par instruction que brille le nouveau sous-préfet de Cérès.

Il s'est élevé à la séance d'ouverture de la Chambre des députés un petit débat sans importance apparente, entre M. Lenglé et M. Leblond, le premier affirmant qu'on violait le règlement en se procédant au renouvellement à l'élection du bureau, ce que l'article 2 prescrit au commencement de chaque législature nous velle.

M. Leblond a triomphé cependant en disant et en faisant accepter par la Chambre, qu'on ne se trouvait pas à la première session d'une législature nouvelle, mais bien à la seconde session de la législature, ouverte en novembre de l'année dernière.

Les légistes de gauche se sont trompés, et la droite avait raison ; c'est le Journal officiel de la République française qui le prouve d'une façon péremptoire, en imprimant en tête du compte rendu de la séance ces simples mots : « Chambre des députés - 2^e législature - session de 1878 ».

Maintenant, pourquoi n'a-t-on pas procédé au renouvellement du bureau ? Parce que la majorité de gauche ne s'est pas crue en nombre ; il valait mieux le dire.

La révocation de M. le marquis de Pléuc, comme sous-gouverneur de la Banque de France, a causé hier matin une vive impression dans le public. En effet, jusqu'à ce jour on n'était pas accoutumé à voir les administrateurs de notre premier établissement financier livrés à la merci des éventualités politiques.

Aujourd'hui, il ne faut pas se le dissimuler, le précédent est créé. Ainsi les gouvernements qui se sont succédé, depuis plus de cinquante ans, voire même celui de la Commune, avaient toujours respecté ces hauts fonctionnaires. Désormais il est à craindre qu'il en soit des sous-gouverneurs de la Banque, comme des préfets et des sous-préfets, qui, à chaque changement de ministère, subissent le choc de la révocation.

Il est en outre regrettable que cette exécution sommaire d'un haut fonctionnaire porte sur un homme d'un mérite incontestable, et qui ne compte pas moins de trente-huit ans de loyaux services dans l'administration des finances.

Il y a dix ans que M. le marquis de Pléuc était sous-gouverneur de la Banque ; quand il accepta cette fonction, il était inspecteur général des finances et faisait partie de l'administration depuis vingt-huit ans, pendant lesquels il remplit d'importantes missions financières.

M. de Pléuc a reçu toute la journée d'hier des témoignages de la plus vive sympathie, soit de la part des employés de la Banque, soit de la part de nombreux négociants.

Ceux-ci n'ont pu oublier les services qu'il a rendus pendant la Commune, où

est allé dans l'Officiel

Est-ce que vous vous amusez ici,

LE ROI D'ITALIE

Je disais, il y a deux ans : C'était à la dernière heure de la bataille de Novare. Le roi Charles-Albert éprouva un tel effroi à mettre son épée au fourreau qu'il voulut mourir avec son pays.

Ceux qui l'ont vu en ce moment et n'en sont pas morts, vous diront que le roi, père de Victor-Emmanuel, s'avance dans un espace resserré entre un mur et une haie. On entendait dans la campagne comme un râle immense.

Le cheval du roi se cabra. Il n'y avait aucune émotion sur la figure du vieux roi. Figure ossuë, sombre, grande et sévère. Charles-Albert voulait être tué - voilà tout. Et il attendait les boulets. Ses aides de camp tombèrent - il attendait toujours. Enfin il comprit que la mort ne voulait pas de lui. Il quitta lentement le champ de bataille, retenant son cheval épouvanté, comme pour laisser à la mort le temps de changer d'avis.

Deux heures après la bataille, un jeune homme moins grand mais plus fort que Charles-Albert, ayant une de ces physiologies fiévreuses et martiales qui font détourner les peuples, surtout les peuples de soldats, - un officier dont les aiguillettes étaient brisées, les bottes pourdres et les broderies déchirées, comme s'il fût sorti d'une lutte corps à corps, se présenta, tête nue, devant le feld-maréchal Radezki. L'illustre général se

VICTOR-EMMANUEL INTIME

M. le comte d'Idéville, dans un des livres les plus intéressants qui aient paru depuis dix ans, le Journal d'un diplomate en Italie, a donné sur la grande période de la vie du roi, et de la fondation de l'unité italienne, des notes du plus vif intérêt.

N